



Un jardin à la Marsa

Entretien de D.L.B. avec Cécile Oumbani

Ed. Paris-Méditerranée, Sept. 2003.

“ Ivre de montagne, elle était pourtant coutumière du vide. Une droguée de l’escalade, toujours avide de ce plus loin vertigineux... Il fallait qu’elle sache ce qu’il y avait de l’autre côté. Juste un peu plus haut, pour voir. ”(...)

“ Nabil les emmène à Korbous, aux sources volcaniques. Vapeurs surgies du flanc de la montagne où s’agglutinent des femmes revêtues d’étoffes aux couleurs vives. (...) Radhia s’avance vers ces escaliers qui plongent dans une obscurité baignée d’une épaisse vapeur. Assia ne sent plus que la chaleur étouffante de l’humidité qui pénètre ses narines. (...) Elles continuent leur descente au cœur de la montagne, tandis que Radhia se retourne vers Zeyneb. (...) Assia découvre les formes opulentes, les chairs flasques des mères entourées d’enfants, les peaux luisantes, les longues mèches de cheveux mouillés enduits d’argile. Quand donc atteindront-elles le bas de cet escalier où la tête va lui tourner ? ” (...)

À CIEL OUVERT

Entre la scène qui introduit le livre *Un jardin à la Marsa*, par l'accident de montagne que vit Assia l'héroïne, scène qui sera pour elle le signe d'une renaissance, et celle qui se situe dans la troisième partie intitulée " Le jardin de jasmin ", où elle descend de plus en plus profondément à l'intérieur de la terre où elle est née, toute l'histoire de l'enfance de Fouad, son père, de Mouldia, la mère de celui-ci, et une grande partie de la sienne sont éclaboussées d'une lumière que l'on attendait depuis le début du roman. Ce que quête Assia dans les hauteurs inaccessibles des cimes, " Rien n'y faisait, sauf la convaincre de risquer plus encore. ", c'est ce qu'elle va curieusement trouver en s'enfonçant " dans les entrailles de la montagne, en-deçà de toute lumière possible ".

Pour Assia, illuminer son passé de mots, c'est s'échapper, prendre d'assaut ce que Fouad son père et la grand-mère française Adeline ont toujours voulu lui retirer des mains, s'affranchir du silence pesant en s'élevant tel un oiseau au large d'une réalité dont l'origine lui manque. Le retour à ce passé, à la mère et à la terre maternelle ne pourra s'effectuer qu'en un englutissement à l'intérieur des profondeurs chaudes et humides où naissent les sources bienfaites, en compagnie des femmes qui la protègent, et séparée du père.

Ensuite seulement aura lieu la remontée vers la parole jaillissante, le territoire de l'enfance, le jardin où les odeurs du jasmin et de la mère se confondent. Double re-naissance par la chute qui rompt la paroi du silence et libère les eaux de la vie, et par l'expérimentation de la plongée au centre de l'histoire de la lignée enfin révélée à travers l'appropriation du lieu sensuel de la féminité, le lieu de la mère qu'est le hammam, " la harraga, ce bain creusé dans la montagne où l'eau chaude jaillit naturellement. "

UN JARDIN À LA MARSA

Mis à part les quelques mots qui terminent le récit en ne nous livrant une des clefs du coffre à histoires qu’au gré des dernières pages, tout s’écrit à l’intérieur de cet entre-deux, ce lieu entre jour et nuit, ce crépuscule du matin où les enfances s’incarnent dans du silence. A l’intérieur de ce lieu symbolique qu’est un livre, trois enfances s’inventent devant nos yeux et se croisent, trois enfances qui ont pour point commun l’autre côté de la Méditerranée, et l’absence. Les livres de Cécile Oumhani s’appuient sur “ la part manquante ”, cette sorte de membre fantôme tellement présent qu’il imprime au récit son élan vers la nostalgie de ce qui aurait pu être, et le désir d’infléchir sa destinée afin de la vivre autrement.

★ Pour commencer, pouvons-nous faire le lien entre *Un jardin à la Marsa*, ton dernier livre, et avec le précédent *Les racines du mandarinier* dont nous avons parlé lors d’un autre numéro des *Etoiles*. Dans *Les racines du mandarinier*, tu parles de la relation d’une mère à son fils essentiellement, dans *Un jardin à la Marsa*, il s’agit de l’histoire de Fouad et d’Assia, donc de la relation d’un père à sa fille. Ce nouveau livre est-il en quelque sorte une “ suite ” du précédent, une sorte de cheminement à travers l’inconscient des êtres autant qu’une quête de racines et d’identité ?

C.O. : C’est vrai qu’il y a un point commun aux deux livres, il s’agit d’une jeune personne qui est à la recherche de son histoire. Dans *Les racines du mandarinier* Sofiane a perdu la trace de sa mère. Il n’a d’elle que la couleur de ses yeux, et le récit de sa grand-mère. Dans celui-ci il s’agit d’une jeune femme, Assia, qui n’a que la photo. de sa mère. Les deux

À CIEL OUVERT

personnages sont en quête de leur mère, des deux côtés de la Méditerranée. Dans les deux cas, c'est la mère, une mère française qui disparaît, sur une des rives de la Méditerranée, la rive sud pour les *Racines du mandarinier*, et la rive nord pour *Un jardin à la Marsa*. Et dans les deux cas, ces deux êtres ne peuvent pas construire leur histoire sans trouver cette pierre manquante.

Ce manque de repères concernant son passé met Sofiane dans des états de colère, de rébellion, de rupture avec son propre père, et en ce qui concerne Assia, cela la conduit à adopter des conduites à risque, à affronter la mort par sa passion de l'escalade en montagne. C'est seulement lorsqu'elle est fracassée en mille morceaux, que son père franchit le pas et se décide à lui parler. Ce qui n'est pas le cas dans *Les racines du mandarinier* puisque Sofiane va retrouver sa mère tout seul, envers et contre son père jusqu'à la fin.

Le livre débute par l'histoire d'Assia, ou plutôt par son absence d'histoire. Seul son corps vit, exprime, proclame son existence depuis le départ. Le départ qui a eu lieu pour elle quelque part en Tunisie, " Mais c'est où ça, la Marsa ? C'est pas en France. ", pays dont elle ignore même le nom. Pays tu, corps de la terre et de la mère disparus, oubliés, la chevelure de la petite fille lui rappelle ce que l'on n'a pas tout à fait effacé d'elles. " A chaque coup de peigne, l'enfant se rétracte pour lui échapper mais la grand-mère poursuit le démêlage. " La chute d'Assia en montagne a brisé son corps, " ...fractures multiples... ", c'est la seconde fois qu'elle se blesse gravement, la première ayant eu lieu lors de la communion de ses cousines et cousins, "... glacée, elle regarda son doigt couvert de sang... ".

UN JARDIN À LA MARSA

Fouad et Adeline la grand-mère ont interdit implicitement à Assia l'accès aux mots qui lui permettraient d'exister dans son histoire familiale, reliée à son passé. Assia porte donc les non-dits de plusieurs générations, de la lignée, de la tribu. Elle n'a aucun lien d'appartenance avec le passé de son père, avec son territoire ni avec sa langue maternelle. En mettant son corps en jeu dans la montagne, elle transgresse l'interdit : " Elle traversait une nappe de silence étrange..." Son corps lui ouvre une autre dimension de vie, un espace vaste et inconnu : " Elle apercevait un monde à la fois profond et mystérieux... ”.

★ Tu as fait débiter ton livre par l'accident d'Assia en montagne, cet accident est-il une sorte de renaissance pour elle ?

Plus qu'un livre sur l'enfance ou sur les enfances, ne s'agit-il pas d'un livre sur les multiples naissances à soi-même bien au-delà de l'enfance ?

C.O. : Oui, Assia ne peut pas construire son identité sans son histoire passée. Cet accident, c'est ce qui va lui permettre d'accéder à son passé, donc de renaître à elle-même. De naître à elle-même. Elle était amputée d'une moitié d'elle-même, amputée de la langue. Sofiane lui, dans *Les racines du mandarinier*, ne se sent pas privé de la langue. Assia, elle, est privée non seulement de la langue, mais de la terre et de toute une culture. Son père ne veut pas lui parler de sa mère, ni des circonstances dans lesquelles elle est morte, mais il refuse aussi de lui parler de lui-même. Elle est complètement étouffée.

À CIEL OUVERT

★ Après l'accident en montagne, alors qu'Assia est entre la vie et la mort, Fouad s'adresse à elle au cours d'un monologue comme si elle était auprès de lui, ne cherche-t-il pas désespérément à la tirer vers l'avenir pour l'écarter de la mort ?

C.O. : Oui, lorsque Fouad s'adresse à elle qui est entre la vie et la mort à l'hôpital, il tente de la sortir de la mort. Fouad n'a pas pu protéger sa mère car il n'était qu'un enfant. Il n'a pas pu protéger Liliane, sa femme de cet accident de voiture qui l'a tuée, et il s'en faut de peu pour qu'il perde la troisième femme importante pour lui c'est-à-dire sa fille. J'ai éprouvé le besoin de mettre ce passage en italiques alors qu'il ne l'écrit pas manuellement, mais cela me paraissait quelque chose de différent par rapport au reste du roman. Là il trouve les mots qu'il n'a jamais pu trouver.

Dans certaines symboliques la mort est le symbole d'une renaissance. Dans les arcanes du tarot, la mort, ne signifie pas que l'on va mourir, mais que l'on va renaître à autre chose. Après qu'elle a frôlé la mort il l'autorise enfin à renaître autre.

“ Elle vit. En ce moment, elle vit. Au milieu du champ écrasé de soleil, il était arrivé trop tard pour espérer une seconde que sa mère vivrait encore. ” (...)

“ Reviens, mon enfant, mon aimée. Il est tant d'autres montagnes que tu n'as pas encore escaladées. Et puis cette langue que tu as décidé de parler contre moi et ma volonté. Cette langue qui te séduit, tu n'as pas eu le temps de l'apprendre. Reviens ma fille, mon unique aimée. Ce pays où j'ai grandi, si tu veux le connaître, je t'y emmènerai, même si je sais que ce sera pour moi un temps de souffrance. Mais une souffrance si dérisoire,

UN JARDIN À LA MARSA

une souffrance que je rêve d'endurer plutôt que de te savoir hésiter devant ce seuil terrible. Oui, je t'emmènerai, je te montrerai tout ce que je me suis efforcé d'écarter de ta vie, parce que je la voulais pur bonheur. ” (...)

Pour Assia, la vie entière est déconnectée du réel. Elle flotte à l'intérieur d'un cocon de nuages flous d'où elle s'extirpe le temps de rejoindre les fillettes de l'école ou ses cousins dans la maison de la grand-mère Adeline. Le jeu déchire la paroi épaisse qui la protège d'un monde où elle n'est jamais entièrement “ chez elle ”. Il la remet cruellement face à la mascarade qui consiste pour son père à se déguiser afin de masquer l'essentiel de lui-même. Qui est-il donc, qui est-elle donc réellement ? Quels costumes ont-ils endossés avec l'illusion de ressembler aux autres ? “ ... Elle se force, continue. Mais c'est trop tard, elle les voit, projetés sur une scène dont elle est étrangère. ”

★ Il y a une scène qui m'a interpellée au début du livre, c'est celle où Assia joue à se déguiser en compagnie de ses cousins chez leur grand-mère. Pourquoi ne peut-elle rentrer vraiment dans le jeu ?

C.O. : Assia se sent étrangère à tout, elle n'arrive même pas à utiliser le théâtre, le déguisement comme un moyen d'expression. Peut-être que cela la menace trop parce qu'elle est dans une situation d'incertitude telle par rapport à elle-même, à son passé, que pour elle ce n'est pas anodin de changer d'identité. Elle ne peut pas jouer avec cela. C'est quelque chose de trop douloureux. Elle est en proie à une étrangeté, comment pourrait-elle endosser une autre étrangeté ? Ce serait partir dans une sorte de labyrinthe où elle risquerait peut-

À CIEL OUVERT

être la folie. Ses conduites à risque sont là pour le prouver. Avec l'escalade, elle cherche à dépasser les limites afin d'aller voir la face cachée des choses. Là où se trouve son identité. Il s'agit d'une question de vie ou de mort.

Assia réinvente sa mère par fragments, à partir de ce qu'elle peut soustraire à Fouad ou à Adeline. Une photographie dans le jardin de la Marsa, " ...les yeux d'Assia courent autour de la jeune femme vers les fleurs blanches qui cascaden derrière elle... ", la seule image de cette femme et de cette terre qui soit à sa portée. Sa mère est un parfum, une musique, un vêtement d'une couleur particulière, un mouvement, une trace, un signe, un songe.

★ L'histoire d'Assia n'est-elle pas très lourde pour une petite fille ?

C.O. : Effectivement, les silences de Fouad ne font pas que la soustraire à son histoire, ils la font aussi vivre dans son chagrin. Il n'a pas pu trouver de paroles pour remplacer son vide. Il n'a rien réussi à construire pour lui, en dehors de sa fille. Il s'est oublié lui-même et ses silences sont l'absence de vrai bonheur. Là encore, comme entre Fouad et sa propre mère, la relation à sa fille est fusionnelle. Fouad projette sur sa fille son rêve d'intégration. Qu'elle ait la possibilité de s'intégrer elle, comme lui n'a pas pu le faire, et oublier sa propre solitude à travers l'avenir de sa fille.

★ Dans ce livre, tu mets en parallèle deux enfances, mais en fait, quel est le héros réel du livre ? N'est-ce pas plutôt Fouad, le père, qu'Assia ?

UN JARDIN À LA MARSA

C.O. : En écrivant le livre au départ, je pensais surtout à Assia. Mais à la fin, confrontée à mon texte, je me suis rendu compte que c'était effectivement plutôt Fouad que Assia qui était au centre. Car le voyage auquel le contraint sa fille dans la troisième partie du livre, amène en lui des bouleversements peut-être encore plus profonds. Assia a la fraîcheur et l'innocence de la jeunesse lorsqu'elle cherche à entrer dans son histoire. Alors que lui a refoulé des tas de réalités problématiques, cette décision qu'il a prise de partir de son pays en croyant qu'il faisait bien pour sa fille, par exemple. Fouad est plus remis en question qu'elle.

“ L'odeur dont il épice les plats qu'il cuisine pour eux deux ne lui suffit pas. Ces épices, l'enfant les connaît. (...) Il en a gommé l'étrangeté et le pouvoir d'évoquer une terre dont il l'a exilée. (...)
Cumin, coriandre, piment doux, harissa, curcuma, elle en a exploré les arômes, les combinaisons et les couleurs aussi loin qu'elle puisse se rappeler. (...)
Assia, les yeux tournés très loin au-delà de lui, il ne veut pas savoir où. (...) ”

★ Tant qu'elle demeure une enfant, Assia n'a accès au pays de son père qu'à travers des goûts, des parfums, des couleurs... Ce qu'il peut lui transmettre en fait, se situe peut-être plus sur le plan des sensations. Et Assia le ressent car elle tente aussi de faire appel à ce moyen-là pour se rapprocher de lui. Par exemple lorsqu'elle va chercher dans le tiroir de son bureau un petit oiseau en terre et qu'elle s'endort avec cet objet, il vient la prendre très doucement dans ses bras. Que signifie pour toi cette scène-là ? Et comment sa relation amoureuse avec Amine renvoie-t-elle Fouad au refus d'un

À CIEL OUVERT

corps de femme chez sa fille ?

C.O. : J'ai pris beaucoup de plaisir à écrire cette scène. J'ai pensé à des poteries du Nord-Est de la Tunisie, et je voyais vraiment très bien comment était cet oiseau. C'était une façon pour Assia d'exprimer son désir de rejoindre physiquement cette terre par l'envol. L'envol c'est aussi le désir. Elle retrouve la langue ensuite dans le plaisir, dans la relation amoureuse. Son ami Amine lui apprend l'arabe dès le début de leur relation. Et après qu'ils ont fait l'amour pour la première fois, il lui chante une berceuse. C'est donc comme s'il lui donnait un peu la langue dans le sens maternel.

Fouad lui, peut donner une sorte de présence "maternelle" à Assia, lui faire à manger, la porter dans ses bras endormie. Il peut contrôler son langage, mais pas ses gestes. Il ne peut pas refuser ses sentiments pour elle.

La scène où Fouad surprend Assia avec Amine est très violente, il lui interdit de vivre son corps. Il ne veut pas reconnaître sa fille en tant que femme désirante. Pour lui elle doit s'intégrer par les études et c'est tout. Il perçoit cette scène avec Amine comme une trahison qui va le contraindre à se retrouver seul avec lui-même. Ses souvenirs affluent et se produit le changement de point de vue lorsque c'est son enfance qui se superpose à celle d'Assia. Assia naît à elle-même, et Fouad à travers elle va renaître à lui-même.

Amine lui, possède au contraire la continuité de son histoire qui lui a été transmise par sa mère. Fouad n'a pas l'image du visage de son père ni le sentiment de sa lignée. Et Mouldia, sa propre mère ne voit pas non plus le visage de son futur mari avant les noces. Ce qu'elle voit d'abord ce sont les pieds. Ces enfances sont coupées de leur sens. Leur

UN JARDIN À LA MARSA

vie a eu lieu dans des cellules familiales atomisées. Il n'y a pas non plus d'ancêtres pour raconter.

A partir de la rencontre avec Amine dans un café parisien, les choses changent pour Assia comme si sa destinée prenait une courbe nouvelle d'une manière irrésistible. C'est Amine en effet qui va la faire entrer dans son histoire à elle qui est également son histoire à lui " ... il l'a reconnue parmi les autres... ". Assia pénètre enfin le monde des mots qui lui a toujours été interdit. Les mots arabes sont pour elle les mots de l'amour. " Elle aime Amine, prend sa main et le suit sur les chemins d'une autre langue ". Pour Fouad cette rencontre qu'a faite sa fille signifie la liberté de renouer avec les mots qui le relie à la terre de sa mère. Les mots d'un univers où la sensibilité et la sensualité renvoient à la présence maternelle, présence double de la terre et de la mère mêlées, telle qu'il l'a vécue dans son enfance.

Après la mort de son père Fouad se retrouve seul avec sa mère devenue journalière dans les champs d'un propriétaire terrien afin d'assurer leur survie. " Et lui revint une odeur qu'il n'avait jamais sentie ici. L'odeur des olives qu'on écrase, celle qui envahit l'huilerie des environs. " Puis ce sont les couleurs du village qui remontent à la surface. " ... La blancheur des bâtisses... ", " ... leur portail fermé peint en bleu... ", " une poussière incolore... ", " ... recouvre les pieds d'un voile blanchâtre ". Fouad et sa mère vivent à la périphérie d'un village, une pièce pour eux deux. Des souvenirs du " brasero qui rougeoie ", de la nourriture qu'elle prépare pour lui à son retour d'un travail trop dur. Lui s'applique à être un écolier studieux afin de lui éviter tout souci.

Entre eux l'amour passe par les gestes mais pas par les

À CIEL OUVERT

mots. Leurs corps se rapprochent, se rejoignent, se réchauffent. “ Se taire, c’était laisser couvrir la chair à vif sous une étoffe de douceur. ” Toute l’enfance de Fouad n’a été faite que de déchirures, de séparations. Lorsqu’ils ont quitté ensemble la maison du père a commencé l’errance que Fouad ne cessera de répéter. Sa mère demeure jusqu’à sa mort la seule réalité constante pour lui.

★ L’enfance de Fouad auprès de sa mère dans une pièce donnant sur une cour renvoie aussi à une situation sociale très violente. N’a-t-il pas voulu se séparer également de cela ?

C.O. : La misère dans laquelle vivent les gens de certains pays m’a bouleversée profondément. La mère de Fouad est journalière chez un propriétaire terrien, les journaliers sont payés misérablement on le sait, surtout à cette époque-là puisque lui était jeune dans les années 1950. Il y a à la fois la brutalité des rapports sociaux, et le statut d’une femme qui devient veuve et qui n’a pas d’homme ni de parents pour la prendre en charge. Elle part seule avec son fils et va se retrouver dans ce bourg où elle travaillera toute sa vie la terre. Fouad se sent rejeté par les autres parce que sa mère n’appartient plus au groupe.

Et lorsque Fouad part à son tour après la mort de sa femme, c’est comme une sorte de répétition de son histoire familiale. Il voudrait aussi échapper à une fatalité. Il est en quête d’une autre vie mais c’est comme si son destin le rattrapait. Il y a un côté tragique de ce personnage. Peut-être a-t-il ressenti qu’il avait vécu toutes ses tragédies sur le sol méditerranéen et a-t-il l’impression qu’en allant vers le Nord, il

UN JARDIN À LA MARSA

s'éloigne de la tragédie.

“ Les femmes se sont regroupées près d'un arbre. Large tache rouge des étoffes qui les habillent, sanglante dans le champ qu'elles ont déserté. Il entend leurs cris aigus s'élever vers le ciel. (...) ”

Elles l'ont allongée au pied d'un olivier, son *safsari* plié sous la tête. Son corps menu semble prêt à disparaître dans la terre. Le tissu qui l'habillait s'est répandu autour d'elle. Il se penche vers sa mère. Elle va ouvrir les yeux. Elle s'est évanouie, c'est tout. Il remarque la traînée de sang à la commissure des lèvres, celle qu'elles n'ont pu tout à fait essuyer. (...) ”

Il s'effondre, agenouillé sur le sol, pose ses mains sur elle, appuie sa joue contre la sienne. Il est épouvanté par la forme inerte qui gît devant lui. (...) ”

★ Fouad perd successivement les deux femmes les plus importantes pour lui, et les deux fois il se sent coupable. La mort de sa mère le laisse démuné comme un enfant. Cela aussi n'ajoute-t-il pas à la notion de tragédie ?

C.O. : Fouad vivait une relation fusionnelle avec sa mère, mais il était confronté au silence. Il ne sait pas, et il ne saura jamais pourquoi sa mère a dû partir lorsqu'elle est devenue veuve. Dans son enfance il a été fâché avec son pays, fâché avec une certaine situation sociale, sa mère est morte d'épuisement. Il a fui cet état de fait qu'elle a vécu avec lui lorsqu'il était enfant.

Les mots sont courts comme ce qui leur est arrivé. Sa mère était son seul point de repère et il l'a perdue extrêmement brutalement. Ce qui m'a beaucoup frappé dans les endroits

À CIEL OUVERT

que je connais en Tunisie, c'est que l'on n'a pas le même rapport aux objets que chez nous. Quand quelqu'un meurt, tout disparaît très vite. Le lieu est vidé. C'est sans doute lié à la culture, de la même manière que le dépouillement des cimetières. Seule l'histoire transmise oralement demeure.

Perdre la mère c'est aussi perdre la terre, " ... il s'étonne que le lieu de leur vie s'efface en si peu de temps... ", cette terre qu'une femme qu'il aime, Liliane va lui redonner puisqu'ils y vivront ensemble, il la reperdra quand elle mourra lors d'un accident de voiture. C'est en compagnie d'Assia qu'il renoue une nouvelle fois avec la terre, et l'on ne saura pas si c'est lui qui la lui offre ou si c'est elle qui la lui rend.

Au moment où Assia arrive dans ce pays dont elle ne connaît rien et qui est celui de sa naissance, la première chose qu'elle entend c'est son père s'adresser en arabe à un chauffeur de taxi. " Une langue qu'elle a seulement commencé d'apprendre sort des lèvres de son père. " A partir de ces sonorités désormais de plus en plus familières qu'il laisse résonner en elle, tout le passé enfoui éclate successivement devant elle en une sorte de promenade qu'il la convie à faire avec lui. " Carthage... " " ...les thermes d'Antonin... " " ... Sidi Bou Saïd... " " ... la Porte de la Mer, juste à l'entrée de la médina... ", la maison de Nabil son ami. Puis c'est Korbous, " ... aux sources volcaniques... ", le lieu de la descente au creux du ventre de sa terre maternelle, dans ses eaux, et sa remontée vers la lumière en une naissance douloureuse.

★ Pour l'homme, la langue n'a-t-elle pas une portée beaucoup plus historique et sociale, une portée " culturelle " extérieure, alors que pour la femme elle serait plus proche

UN JARDIN À LA MARSA

du corps, du ressenti, de l'affectif et de la vie au quotidien ? La différence de transmission entre la langue du père et celle de la mère est déjà en soi une question. On peut se demander qui doit transmettre quoi ?

Ainsi cela expliquerait-il pourquoi les hommes des pays colonisés ou ex-colonisés ont rompu la transmission de la langue en même temps que de l'histoire ?

C.O. : Il faut voir aussi ce que représentent les statuts de la langue du père dans une société coloniale. Effectivement, dans mon livre comme dans celui de Leïla Sebbar par exemple, *Je ne parle pas la langue de mon père*, il s'agit de la langue du père. Ce qui est mis en avant pendant la colonisation, c'est le français, comme si l'arabe était une langue de seconde catégorie. Or Fouad vit encore dans ce passé post-colonial, où pour s'intégrer il faut gommer tout ce qui est arabe. La plupart des hommes dans cette situation n'ont jamais parlé arabe à leurs enfants. Ces enfants-là ne connaissent que les jurons ou des mots de ce genre, prononcés par le père lors de ses colères.

Et la grand-mère française d'Assia, Adeline a contribué à ne pas transmettre non plus le souvenir de Liliane, afin de la protéger comme cela se faisait à cette époque. C'était une période où l'on ne disait rien aux enfants de ce qui était douloureux. De plus, il s'agissait de l'époque du colonialisme, où il y avait tout un discours ambiant spécifique. Dans un numéro de la revue *Manière de voir*, il y a eu un travail sur les affiches de cette époque-là qui tendait à montrer comment à travers l'iconographie, certaines personnes étaient considérées comme étant de seconde catégorie. Ça n'était même pas explicite mais c'était là, c'était cette ambiance-là

À CIEL OUVERT

et il a fallu s'en affranchir.

Ce qui m'a par exemple marquée dans les termes employés au cours des bulletins d'information au moment de la guerre d'Algérie, alors que j'avais à peu près six ans, c'était cette phrase qui revenait régulièrement : " Aujourd'hui, tant de rebelles ont été tués ". Ce mot " rebelles " m'intriguait, je sentais qu'autour du mot il y avait une grande tension, une violence qui n'était pas explicitée. Le mot désignait quelque chose dont on ne parlait pas. Il allait de soi que c'était forcément des rebelles. Ce n'étaient ni des militants indépendantistes, ni des résistants, mais des rebelles.

" Il l'emmène à la périphérie du village, vers un endroit plein d'herbes folles calcinées par le soleil. Seuls quelques tamaris y sont plantés. Le vent agite leurs vêtements et Assia frissonne. Ils entrent dans le cimetière. De petites stèles blanches sont disséminées un peu partout. Parfois seul un monticule de forme oblongue indique la présence d'une tombe. L'endroit est vide. Il hésite, cherche autour de lui. Puis il la retrouve enfin au pied d'un des arbres.

- C'est ici que repose ta grand-mère. Elle est morte des années avant que je ne rencontre ta mère. Elle ne vous a pas connus ni l'une ni l'autre. Ta grand-mère s'est tuée à la tâche. " (...)

En parlant de sa grand-mère à Assia, Fouad accepte de la relier avec son passé. Il lui prouve ainsi que même si celui-ci a été fait de misère et d'exploitation, que même s'il a été humiliant pour lui, il est digne d'être raconté, et d'entrer au moins dans la transmission orale de leur histoire. " ... J'aurais dû te parler d'elle. Pourquoi avoir attendu aujourd'hui pour

UN JARDIN À LA MARSA

lui rendre hommage ?... ” Bien que les mots qui lui viennent aux lèvres soient lourds de colère et d’angoisse, ils délivrent Assia de la pesanteur du silence. Fouad réalise soudain qu’il vaudra toujours mieux un passé douloureux qu’un passé absent.

★ Ce livre est un mouvement, une progression de la densité douloureuse du non-dit vers la légèreté de la découverte de la mère et de la terre. Comment as-tu vécu cette progression par l’écriture ?

C.O. : Pour Fouad, le retour sur sa terre est un moment fort car il s’aperçoit qu’il est accueilli alors qu’il aurait pu craindre d’être rejeté, oublié, ignoré. Il y a une grande nostalgie par rapport à cette pluralité de chemins qu’il aurait pu choisir et qu’il a laissés de côté. C’est comme s’il regardait son image multiple à l’intérieur d’un miroir.

En revanche dans le lieu où il a vécu enfant avec sa mère il n’y a plus rien. Il peut juste lui dire : “ Voilà c’était là ”. Et elle le ressent très fortement. Assia comprend beaucoup de choses par rapport à son père à ce moment-là, elle comprend sa souffrance. Lorsqu’ils sont sur la tombe de Mouldia, Fouad dit à Assia : “ Ta grand-mère s’est tuée à la tâche ”. Avec cette phrase-là, il lui donne son histoire familiale. Il lui communique son désir d’une autre vie pour elle, avec des phrases très brèves, quelques pistes simplement.

Puis c’est le retour au “ jardin de la Marsa ” “ ... Le jardin est planté d’orangers, de citronniers. ” Assia se sent rejointe en ce lieu où a vécu sa mère par ses couleurs, par ses parfums. Elle a parcouru à l’envers tout le chemin, depuis sa

À CIEL OUVERT

naissance à la langue, puis au paysage et à l'histoire de sa famille pour arriver en ce lieu de rencontre avec celle dont elle sait maintenant qu'elle est la fille. " ... Vous avez le sourire de votre mère... "

★ Lorsque l'on regarde Fouad et Assia, l'on est au cœur du drame de la langue, qu'on appelle toujours langue maternelle, et qui n'a pas été donnée à la fille par le père. Ce refus de transmettre la langue n'est-il pas aussi un refus ou un déni d'être reconnu en tant que père, le sentiment que ce rôle de père n'a pas les moyens de s'accomplir ? D'où la souffrance physique que cela entraîne ?

C.O. : J'ai le sentiment que pour tous ces hommes qui n'ont pas transmis leur langue à leurs enfants, une part de leur dignité a été amputée. Comme s'ils avaient l'impression que c'était mieux que leurs enfants ne parlent que le français. On a l'impression que ces hommes arabes effacent leur identité de l'histoire familiale pour donner la préséance à ce qui est français. C'est un fantasme d'intégration parfaite. Il y a quelque chose de tragique dans cette négation de soi, de sa lignée, de son héritage.

La langue arabe demeure quelque chose d'exotique et d'inaccessible. Peut-être même que cette incompréhension d'une langue permet de maintenir des hiérarchies. Celui que l'on ne comprend pas étant considéré comme inférieur. On imagine que les Français durant la période coloniale en Algérie n'utilisaient l'arabe que pour donner des ordres à la population locale. Cela n'allait sans doute pas plus loin. Cette langue ne servait qu'à donner des ordres ou à insulter.

Il y a comme une sorte de " délire " dans ce déni d'identité

UN JARDIN À LA MARSA

que les hommes d'origine arabe souvent portent. Dans le cas du personnage de Fouad, refuser une langue c'est refuser une manière de penser qui fait partie de lui-même. De même, Assia sait à un certain moment qu'elle transgresse alors que ce n'est pas dit explicitement. Et cela engendre forcément des déformations et des exagérations. Cela donne une image blessée de soi. Une image de la partie de soi qui est celle du père ne souhaitant pas que sa fille parle sa langue. Et ce n'est que lorsqu'elle rencontre Amine que Assia accède à la fierté de ce qu'elle est.

“ Sa fille est devenue femme. Ainsi, il l'a menée jusqu'à ce bord où leurs routes ne seront plus tout à fait les mêmes. Il l'a menée. Il a veillé sur elle et au bras d'Amine, un moment retournée vers lui, ses yeux lui disent qu'elle n'a plus besoin de lui. Il devine la force qui l'anime, au-delà des fils rompus que père et fille ont renoués ici. Il la contemple avec fierté. ”

